

La mort, à deux mots de là...

THÉÂTRE - Claude Baqué offre écrin exigeant à *Eaux dormantes* (1), partition troublante du Norvégien Lars Norén créée pour la première fois en France.

Eaux dormantes, qui fut créée en mars à l'Apostrophe de Cergy Pontoise et que nous avons vue à Fontenay-aux-Roses le 3 avril, se rejouera du 31 mai au 16 juin au Théâtre de l'Athénée (2).

On ne présente plus Lars Norén, considéré en Norvège comme l'auteur le plus important depuis Strindberg. Celui qui fut d'abord poète, élément allant de soi à l'écoute de son théâtre, entama *Eaux dormantes* en 1982, la reprit en 1992, et l'acheva en 2001 après la catastrophe du World Trade Center. Ainsi distingue-t-on dans ce texte des strates de silence, de latence inquiète, avalant ça et là l'afflux de phrases pêle-mêle, cette compulsion à (se) dire par à-coups que manifestent Sophie et Joseph (journalistes), Mattias (psychiatre), Emma (éditrice), Judith et Daniel (avocats), et, frère de ce dernier, Jonas, atteint d'autisme. Ils sont les protagonistes d'une de ces soirées décontractées, avec cette touche chic et intellectuelle. « Ils sont fils, filles ou amis proches de déportés, de rescapés. Dans un pays où l'antisémitisme renaît », résume le metteur en scène Claude Baqué... Tous sont marqués par les stigmates sans appel du passé, ils articulent le plus sombre du présent, au Kosovo, au Rwanda... ou plus intime, le décès d'un enfant...

Ce qui frappe chez Lars Norén, dans *Eaux dormantes* à tout le moins, c'est la manière très particulière dont ce registre-là, pessimiste, concerné, est balayé avec une absence d'aménité grossière, – et particulièrement efficace – par son pendant futile, creux : incarné par des propos indigents sur les dernières vacances, sur l'expo du moment, ou sur le fromage à goûter absolument. La collusion tranquille, quasi fluide dans les bouches, de ces deux discours, laisse



Eaux dormantes, de Lars Norén, mise en scène de Claude Baqué, au Théâtre de l'Athénée.

troublé, anxieux. Le comique, noir, n'en est pas le moindre effet. Mais la consternation le devance de loin.

Et, finalement pas si étrangère à ce constat, il est chez Norén une autre immixtion notoire, inapaisable : au plus léger d'un sujet parfois, la mort survient, s'écoule dans les bouches des êtres, glisse sur leurs corps. Naturellement, dirait-on. Seul ou avec les autres, un personnage s'interroge sur son être-là, sur son état, peut-être, de mort. Chacun alors de décliner prestement son identité. Joseph aura soudain les genoux assaillis de cendres. Parti faire un tour, Daniel était mort depuis longtemps.

C'est là une partition troublante, poignante en creux, jouée par des comédiens à la présence convaincante laissant percevoir une direction d'acteur sinieuse. *Eaux dormantes* est une pièce périlleuse s'il en est : les répliques de ces êtres entre deux pôles – qui souvent se méconnaissent – se disloquent ; souvent un personnage répond à côté et à contretemps à une question qui

ne lui était pas posée... Sans oublier, en surimpression, les observations condensées, obsessionnelles et lucides de Jonas (excellent Nicolas Struve)...

Dans ce moment de théâtre exigeant, soulignons encore la façon essentielle dont le décor et la lumière (dus à Matthieu Ferry) agissent en accord avec une mise en scène sobre. Au plafond, se reflètent les personnages en arc de cercle : des doubles déployés surveillant symétriquement ces présences vives. Tout est dit. Le métal de chaises design est atteint par endroits d'un étincelant pénible. Ne brillant que pour lui-même. Et, s'étoilant derrière les corps, la lumière semble simplement dessiner cette part sacrée de la mémoire imprimant encore aux corps et aux mots d'irréductibles pointillés de gravité.

Aude Brédy

(1) Le texte est publié aux Éditions de l'Arche sous le titre *Tristano*.

(2) 7, rue Boudreau, Paris IX^e. 01 53 05 19 19.